

Gray Porter doit nous égarer plus complètement sur les vues des fédéralistes. Pour ma part, j'avoue qu'après examen des différences des deux plans, je suis tenté de donner de préférence au plan fédéral, en ce qu'il tend plus que le mode des repealers à l'utilité de l'Irlande et au maintien de l'alliance avec l'Angleterre. Mais avant de souscrire complètement à cette opinion, il faut que j'aie proposé moi-même ou adopté, comme venant de quel-qu'un, un plan d'union fédérative.

J'invite mes compatriotes de toute classe et de toute opinion à se joindre à nous. J'invite surtout ceux qui penchent pour le fédéralisme à peser leurs projets et à discuter amicalement et candidement les mérites respectifs d'une union fédérative ou d'une union de repeal par l'Angleterre.

Les fédéralistes ne peuvent manquer de reconnaître qu'il y a eu de ma part une halte dans l'agitation du repeal depuis le jour de notre délivrance d'une injuste pri-son ; ils doivent remarquer que de la part des repealers toute mauvaise passion a été éteinte, et que toute l'énergie des griefs a été comprimée dans l'expectative d'un mouvement fédéral. Ce calme s'est affecté en l'honneur des amis de l'Irlande qui ne sont pas encore rangés sous la bannière du rappel.

Nous attendons avec sollicitude leur patriotique concours. Mais s'ils laissent échapper l'occasion qui se présente, ils pourront regretter plus tard de n'avoir pas obtenu dans la cause du repeal cette influence que tous sont prêts à leur accorder, ce qu'ils obtiendront par la suite avec beaucoup de peine, si toutefois ils l'obtiennent.

Voici donc le moment opportun, surtout pour les classes riches, de prendre part à la lutte pour l'indépendance irlandaise. Ils peuvent maintenant se mettre à la tête du gouvernement, ils peuvent maintenant dicter et régler des manœuvres auxquelles plus tard ils ne pourront prendre la part qui leur est naturellement réservée.

Il y a deux propositions parfaitement claires : 1^o. les affaires ne peuvent rester, en Irlande, telles qu'elles sont, et le mouvement du repeal grandit en force et en puissance, en dépit de tout obstacle ; 2^o. le ministère anglais ne peut gouverner l'Irlande avec un système protestant ou orangiste.

Soyez donc attentifs, actifs, énergiques, conciliants ; combinez, s'il se peut, toutes les classes, mais n'oubliez pas que nous avons déjà une force morale plus que suffisante pour rendre impossible toute résistance obstinée à un rappel de l'union pacifique et légale. C'est une simple question de temps ; le rappel est certain en lui-même. Hourrah donc pour le repeal.

Univers.

—•••••
A D O L P H E .
CHAPITRE X.
SÉJOUR DANS L'ÎLE.

Il n'est de point de situation plus déplorable que celle où se trouvaient les naufragés. La moitié de leurs compagnons avait péri, et eux se trouvaient jetés sur une île déserte, très-resserrée, sans espoir d'y rencontrer de subsistances, ou de pouvoir trouver du secours.

Dès qu'on se fut un peu reconnu, on décida que les plus vigoureux feraient une excursion dans l'île, que d'autres réuniraient les débris du navire que la tempête avait jetés sur la grève, et qu'on en construirait des huttes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air.

Mais, avant tout, le brave marin que son fils avait arraché à une mort certaine, voulut adresser une prière au Tout-Puissant. "Compagnons, dit-il aux naufragés, adressons nos vœux à Celui qui nous a créés, et qui d'un souffle peut mettre un terme à notre vie. Qu'avons-nous fait pour mériter de survivre à un aussi grand désastre ? Songeons à nos parents, à nos amis, à nos frères, qui viennent de comparaître devant le tribunal suprême. Prions pour eux, prions pour nous tous !"

Le marin se tut. Un profond silence régnait ; le péril et les émotions du moment disposaient tous les cœurs ; un recueillement religieux dominait tous les esprits, et c'était un spectacle aussi imposant que solennel que de voir tomber à genoux ce groupe de malheureux sans nourriture, sans asile, sans secours, entourés de tous côtés par la mer, mouillés, meurtris, tremblant plus encore pour l'avenir que pour le présent.

Le marin récita une prière à haute voix ; puis il se mit à la tête de ceux qui devaient explorer l'intérieur de l'île. Son fils resta avec les travailleurs.

L'île n'avait guère que deux lieues d'étendue ; et, de toutes parts, d'énormes rochers d'une aridité effrayante élevaient leurs cimes à une hauteur prodigieuse. Quelques-uns étaient tapissés d'une sorte de mousse filée et fort épaisse. C'était là le seul signe de végétation qu'on pût remarquer.

Les tourmentes, accompagnées de tonnerre et de pluies excessives, qui sont si fréquentes dans ces parages, avaient séparé et détaché les rochers et en avaient détaché de grandes portions ; ce qui donnait à l'ensemble de l'île un aspect de désolation effrayant.

Cependant on pouvait s'apercevoir que cette île avait eu quelquefois des habitans, ou au moins des pêcheurs qui y étaient descendus

et qui s'y étaient établis pendant quelque tems. Cette découverte combla de joie les naufragés, surtout lorsqu'ils aperçurent une petite maisonnette adossée à un rocher. Elle était bâtie en pierre extrêmement tendre, et une partie était écroulée.

Ils y entrèrent avec précaution et n'y trouvèrent qu'un mauvais couteau et une seine fort avariée. C'était beaucoup pour eux, qui, par ce moyen, pouvaient parvenir à se procurer du poisson.

Le long des rochers, ils trouvèrent des toiles d'araignées tellement fortes que les petits oiseaux y étaient pris, comme dans des files ; ils s'en emparèrent, après avoir tué plusieurs araignées d'une grosseur extraordinaire.

En avançant, ils arrivèrent à une vallée, où leurs yeux furent récréés par l'aspect de la verdure. La confiance leur revint au cœur, et ils prirent la résolution d'engager leurs compagnons à venir construire leurs huttes sur ce point de l'île. Des genévriers, des palmistes dont ils avaient remarqué les larges feuilles, servant de toiture à la petite habitation, plusieurs lauriers, et quelques orangers formaient là un bosquet abrité des tempêtes. Un certain nombre d'oranges mûres furent pour eux un mets exquis, et ils s'empressèrent d'en rapporter à leurs compagnons, en leur annonçant la bonne nouvelle.

Deux des marins se mirent aussitôt à la besogne pour raccommoder le filet, et, après quelques heures de travail, on put s'en servir. La pêche fut heureuse et abondante.

On se réjouit avec joie. Le cœur de l'homme, après d'horribles malheurs, s'entr'ouvre si facilement à l'espérance, lorsque quelques circonstances favorables et inattendues viennent relever son courage. On alluma des feux ; on acheva les huttes ; on alla casser des branches d'arbres, et on en forma des lits recouverts de feuillage. Chacun se retira dans une de ses sortes de tente, et tâcha de réparer par le sommeil ses forces épuisées.

Le lendemain, de grand matin, tout le monde était sur pied. La journée s'annonçait sereine ; la mer n'était plus grondante et écumeuse ; une légère brise agitait mollement les flots qui venaient battre, sans fracas, les flancs des rochers. De l'autre côté de l'horizon, le soleil semblait sortir du sein des mers ; il s'élevait lentement, et ses rayons éclatants se réfléchissaient dans l'immense étendue des eaux.

Ce spectacle était ravissant et il eût transporté tous les cœurs, s'ils n'avaient pas été sous l'influence d'autres impressions. On avait presque la certitude de ne pas mourir de faim ; mais la maladie, les privations, le séjour dans une île abandonnée, où l'on avait peu d'espoir d'être aperçu par quelque navire, jetaient de sombres pensées dans les esprits.

Les marins, en parcourant la côte, l'avaient vue tellement hérissée de brisants, qu'ils reconnurent que la navigation en ces parages était impossible, même à une embarcation de dix tonneaux, et que, quand un gros navire approchait de ses bords, il était infailliblement perdu.

Une nouvelle ressource leur fut offerte quelque tems après, sans qu'ils s'en doutassent. Quelques uns d'entr'eux, ayant poussé des cris pour appeler leurs camarades, ils virent sortir du creux des rochers des oiseaux qui se rassemblèrent autour d'eux, leur répondirent par leurs cris et vinrent se poser sur leurs têtes et sur leurs bras.

Plusieurs se laissèrent prendre à la main, et leur chair, quoiqu'un peu sauvage, pouvait être mangée. Le nombre de ces oiseaux, qu'on aurait pu appeler des hiboux de mer, était très-considérable et promettait d'ajouter un peu de variété aux ressources que l'île présentait, sous le rapport des alimens.

Cependant Adolphe était le seul qui ne se fut pas abrité pendant la nuit. Il s'était couché près du corps du missionnaire et était resté là, avec toute la sollicitude d'une garde-malade près du lit d'un mourant. Il lui semblait qu'il pouvait espérer de voir son ami se ranimer ; il épiait en silence le moindre bruit, le plus petit mouvement ; c'était en vain.

Quelques marins passèrent près de lui, le lendemain, et, en apercevant ces deux corps couchés, ils crurent que c'était deux cadavres ; ils s'avancèrent. Adolphe avait ses deux grands yeux ouverts, et, à leur approche, il chercha à se soulever. Ceux-ci s'empressèrent de lui venir en aide, et se disposaient à le transporter dans une des huttes ; mais il s'y opposa : "Laissez-moi ici, dit-il avec une voix forte ; c'est mon poste ; je ne peux, ni ne dois le quitter.

— Vous voulez donc vous y laisser mourir ?

— Oh non ! j'ai des devoirs trop sacrés à remplir ; mais je ne peux m'éloigner de ces lieux, sans avoir rendu les derniers honneurs à la dépouille de l'homme le plus généreux que j'aie jamais connu !

Adolphe prononça ces paroles avec un sentiment si profond, que les braves marins en furent touchés. L'un d'eux lui présenta une